

Daniel Chavance

# **Pi sur deux**

Policier

Kauri

ISBN 978-2-9188886-04-4

© Kauri, avril 2013.

*Pi sur deux* version papier

ISBN 978-2-9528333

© Kauri, décembre 2006.

Photo de couverture : Hamilton de Oliveira

## Prologue

Paris, août 1999.

Il faisait encore nuit quand un homme, bicyclette à la main, sortit d'une maison noyée dans un épais feuillage. La bâtisse était si petite et si bien cachée des regards curieux que plus personne dans le quartier n'y prêtait attention. Ce minuscule tas de verdure, coincé entre deux immeubles massifs, faisait face à une grille bardée de pieux qui séparait la rue des voies ferrées. L'homme sursauta aux crissements d'un train venant de la gare de Lyon toute proche. Il marmonna un juron et enfourcha son vélo. L'équipage prit de la vitesse dans la pente et disparut sous le pont du chemin de fer après un virage à angle droit.

Au même instant, porte Maillot, une Renault 19 bleu marine roulait, vent d'ouest dans le hayon. Un homme conduisait, un autre, assis à ses côtés, fumait, un sac ouvert sur les genoux.

Avenue de la Grande-Armée, la voiture obtempéra au rouge flamboyant d'un feu tricolore.

– Tu devrais changer d'outil, se moqua le conducteur en promenant son regard de l'intérieur du sac à l'Arc de Triomphe

visible au loin sous les projecteurs. Une moustache et des sourcils broussailleux qui barraient de deux lignes noires un visage poupon lui valaient le surnom de Voie-Ferrée.

– Me séparer de mon passeur d’envies ! Ce bijou de technologie entièrement en composite, transparent aux rayons X et aux détecteurs de métaux !

– Mais t’as le même depuis tes débuts ! Si on te pince, le trou, c’est pour la vie !

– Ça n’arrivera pas !

– T’en sais quoi ?

– Ça n’arrivera pas, j’te dis ! Il avait parlé vite, dans un souffle, avec hargne. Voie-Ferrée n’insista pas, trop de ses envies restaient à assouvir. Le tricolore vira au vert. La voiture démarra.

Le cycliste croisa un camion-poubelles et sa garde rapprochée. Arrivé à la Seine, il emprunta la piste jusqu’au pont de Tolbiac et se dirigea à pied vers le fleuve. La bicyclette, poussée à la main, sonnait au rythme des pavés inégaux du vieux quai. C’était la chaîne qui, libérée en tension par un dérailleur au ressort fatigué, cognait contre le cadre. L’homme coucha l’engin sur la pierre, déplia le tabouret transporté sur le porte-bagages et sortit du sac en bandoulière un attirail de pêcheur.

Le passager alluma une nouvelle cigarette.

– Fait beau aujourd’hui, dit Voie-Ferrée d’un ton enjoué avec la volonté évidente de déglacer l’atmosphère.

– Mouais ! grogna son voisin.

– Si tu veux, on change nos plans. La pêche te tente ?

– Tu sais bien que c’est pas possible ! Avec le Boss, t’arrêtes si t’es mort ou si tu plonges. J’veux pas mourir !

– T’as qu’à plonger !

– J’sais pas nager !

– De toute façon, insista Voie-Ferrée, avec l’outil de tes débuts que tu gardes comme une relique, savoir nager ou pas doit pas changer grand-chose, une fois au fond du trou, tu remontes plus !

La Seine flânait en contrebas du quai sans ciller. Le pêcheur ouvrit une boîte ronde en plastique et jeta le contenu dans l’eau noire. Les morceaux de pain blanc prirent le chemin de l’océan. L’homme ajusta avec soin les trois parties de sa canne à pêche et déroula le fil d’une planchette taillée en V. Le bouchon plume, vert et rouge, les trois boules de plomb et l’hameçon croché dans un grain de maïs dansèrent un instant dans l’air frais et humide du matin. Un bus passa sur le pont projetant sur les eaux sombres un halo de lumière. L’homme s’assit et lança la ligne. Pendant un instant, il regarda sautiller le bouchon cerné par une houle concentrique puis ses pensées se perdirent dans des visions atlantiques.

Tous les matins, il taquinait le menu fretin sous les ponts de Paris et vendait dans l’après-midi ses plus belles prises au laboratoire d’histologie du Muséum national d’histoire naturelle. À l’instar des sorciers africains, l’ancestrale institution prédisait l’avenir du fleuve à la lueur des boyaux de ses occupants.

Il releva la tête. Un homme, cigarette au bec, se tenait à ses côtés. Il ne l’avait ni entendu ni vu venir. Il porta son regard sur les reflets du fleuve.

– Fin de traversée ! marmonna le visiteur d’une voix traînante en écrasant son mégot.

Le pêcheur ne broncha pas. Il avait le visage carré, des yeux d’un marron foncé proche du noir, des cheveux gris rejetés en arrière. Ses mains calleuses tenaient fermement la gaule.

– Tout bateau, un jour, touche terre !

Il avait parlé d'une voix douce, à peine audible, les lèvres dans le col relevé de sa vareuse délavée. Soudain, un goût de sel inonda son palais, il ferma les yeux.

Un bruit sec claqua dans le matin. L'homme assis bascula. La canne à pêche partit à la dérive et le corps sans vie disparut dans un bouillonnement d'écume. Le visiteur rangea l'arme en composite dans la poche intérieure de sa veste, poussa dans l'eau la bicyclette, le tabouret et les appâts, et s'engouffra dans la voiture bleu marine qui démarra en douceur.

Un homme venait d'être tué, et Paris l'ignorait.

## I

Martin était né pot de fleurs.

À l'âge de deux ans, le jeune Masu chuta du guéridon d'Anémone Porchond, sa voisine, et se cassa la jambe. Quand il fut installé dans un grand lit de l'hôpital Saint-Louis, son père, averti de l'incident, disparut sans laisser d'adresse. Ayant comme unique famille ce père volatil, Martin devint orphelin.

Il ne connaissait ni la tristesse ni la gaieté, pas plus que la colère ou le plaisir. La perte de son géniteur ne changea rien. À l'école, il ne jouait avec personne et personne ne désirait jouer avec lui. Pourtant, aucun de ses voisins de classe ne manquait de l'inviter à son anniversaire. Ce n'était pas son état d'orphelin qui lui valait cette attention, mais le besoin impérieux de sa présence. Martin avait une aura. Et les enfants, comme des jeunes animaux, la sentaient et la désiraient. Elle émanait de lui comme les senteurs de la fleur et soulageait leurs misères enfantines. Pour Martin, ces invitations à répétition que sa mère adoptive ne refusait jamais (trop heureuse sans doute de soustraire ce marmot de son deux-pièces cuisine) étaient un calvaire. Il arrivait les mains glissées dans les poches pour cacher le rien qu'elles trans-

portaient et le regard animé d'un ardent désir d'être ailleurs. Un bonjour susurré à la cantonade et puis c'était un coin de salon pour lire, jusqu'à l'heure de partir, le premier ouvrage à portée de main. Il n'aimait pas les jeux de société. Seul construire l'intéressait et quand on est enfant pas besoin d'être plusieurs pour bâtir une maison de Lego. L'agitation le distrayait parfois de sa lecture. Les enfants criaient, couraient, le frôlaient. Dans son for intérieur, le petit Martin aurait aimé qu'un de la bande le tire par le bras, l'entraîne dans la danse, qu'une maman pose une assiette sur ses genoux et ajoute avec un sourire : « Mange, Martin ! Mange ! », outrepassant son refus de timide. Mais ça n'arrivait jamais.

À l'école, les instituteurs l'ignoraient. Pas de question, pas de tourment. Martin était un élève ni brillant ni mauvais. Il était moyen en tout, sauf en géographie et en orthographe où il excellait. Martin était un solitaire entouré. Cette contradiction le tourmentait. Il ignorait son aura. Il trouvait les enfants plus bruyants et bagarreurs vus des toilettes de l'étage, mais comment deviner que son absence parmi les siens causait le déchainement ? Les instituteurs aussi étaient aveugles. Ils discutaient par petits groupes, en surveillant du coin de l'œil la marmitte beuglante et s'imaginaient l'humeur criarde et vagabonde de leurs protégés suivre, à l'image de la mer, l'orbite erratique d'un satellite lointain.

Martin vécut dans l'ignorance de son don. Plus il grandissait, plus l'attirance respectueuse des autres lui pesait. La solitude était l'amie de tous les jours. Assis au premier rang, il suivait les cours sans passion. Il aurait aimé être brocardé,

chahuté, sollicité. Le mur entre lui et les autres s'épaississait. Il étouffait et ne savait pas quoi l'étouffait. Il aurait voulu



briser le carcan, mais l'ennemi était invisible, l'attitude de son entourage incompréhensible. Comment pouvait-on le respecter jusqu'à l'oubli ?

Il décrocha scolairement en dernière année de collègue, le jour où son regard tomba sur le pot de fleurs sans fleurs posé sur le rebord de la fenêtre de la classe de sciences naturelles, installée dans les combles. C'était l'hiver. La lumière blanche et laiteuse du jour distillait une douce pâleur à travers les fenêtres du chien-assis. « Je suis un pot de fleurs, pensa Martin. Oui, je suis un pot de fleurs que l'on invite pour meubler la soirée. Je ne suis pas encombrant, je ne consomme que de l'eau, je ne parle jamais, pas besoin de me transporter, je viens quand on m'appelle. Je suis un pot de fleurs autopropulsé », s'imagina Martin. Cette image le fit sourire. Il regarda un à un les élèves qui l'entouraient et dont aucun n'était son ami. « Moi qui pensais inspirer le respect ! Est-ce que l'on respecte un pot de fleurs ? Non ! » Il eut soudain envie de hurler. Il avait besoin d'air, il fallait casser le cercle, briser la routine, quitter ce lieu qui petit à petit le détruisait. Il posa son stylo. Ce fut définitif.

– Tu as seize ans aujourd'hui, Martin ! dit sa matrone de mère adoptive, le jour de son anniversaire.

Il habitait une HLM du vingtième arrondissement de Paris. Le bâtiment, couvert de carrelages blancs et surgi dans les années 1980 à la place des habitations branlantes du quartier, abritait une population ouvrière s'accrochant féroce à ses racines parisiennes.

– Il est temps de travailler. Citroën et Renault embauchent, ajouta sa tutrice.

Il choisit Renault à Billancourt, l'usine était sur une île, Martin aimait l'eau.

Il y séjourna quatre années. Debout tous les jours à 5 heures, le jeune homme attrapait le premier métro pour embaucher à 8 h 14, la pointeuse faisant foi. Sa tâche consistait à transformer les brouillons innommables de son chef, Jean Peluche, en notes de service et en comptes rendus techniques calibrés selon le référentiel strict du département des moteurs.

Un matin de décembre, Jean Peluche jeta sa serviette bourrée de documents sur le bureau et s'affala dans le fauteuil aux cinq roulettes réglementaires qui lui était dévolu. Les yeux rougis par la fatigue attestaient l'effort consenti depuis trois jours et trois nuits à peaufiner le rapport semestriel d'activités du service. Il dirigeait une équipe de vingt personnes qui œuvrait d'arrache-pied à la mise au point d'un nouveau moteur diesel à injection haute pression, plus économique, plus performant, moins polluant. Cet événement rédactionnel ponctuait la fin d'année et le début de l'été. Pour débloquer les budgets et sauver sa tête, Peluche devait expliquer le retard chronique, s'amender des erreurs commises, inventer des solutions innovantes, bref, convaincre que l'échec était la voie la plus sûre vers le succès. Ce projet le passionnait et le détruisait. Il ne dormait que quelques heures par nuit, sans cesse sur le qui-vive et dans l'attente du résultat des derniers essais. Cette année, les échecs s'entassaient en un monticule de pistons percés, bielles coulées, moteurs éventrés. Il fallait réorienter la recherche, une fois de plus. Le rapport l'exposait ; Jean devait l'expliquer en fin de matinée à l'équipe de direction. Il regarda la pendule. « Plus que deux heures », pensa-t-il en poursuivant son travail.

Le crayon à papier était condamné. Déjà il le croquait avec impatience et avidité. C'était le troisième depuis trois jours. Dans moins d'une heure, il rejoindrait en bûchettes les squames

arrachées à ses poignets et à ses coudes qui souillaient le bureau.

– Prenez des vacances ! disait son médecin.

Il ne connaissait plus ce mot depuis deux ans, depuis le jour où, tout frais sorti de l'École centrale, il plongea tête baissée dans la mise au point du moteur.

Une demi-heure plus tard, il frappa la table d'un coup de poing rageur.

Suivant ses critères linguistiques, le rapport était prêt. Le chien à tête basculante, cadeau de son grand-père le jour de ses six ans, désapprouva l'agression d'un hochement de museau. À cet instant, Martin ouvrit la porte. Un grand calme envahit Jean Peluche.

– Bonjour, Martin !

– Bonjour, monsieur Peluche !

– Appelle-moi Jean, JP, mais, s'il te plaît, oublie Peluche, combien de fois te l'ai-je demandé ? Jean détestait son nom, il le trouvait ridicule. Pas Martin.

– Peux-tu le relire ? Tu as une heure ! Martin regarda son chef avec un sourire.

– C'est *the report of the year* !

– *Yes*, je vais me raser. Peluche sortit. La nervosité le submergea dès la porte refermée. « Ce garçon est incroyable, pensa-t-il, il a, il a... »

– La réunion est avancée à 8 h 30, rendez-vous dans quinze minutes en salle de bal. Claire Couture, la secrétaire du grand patron, avait les yeux vairons, les cheveux blonds coupés court, un corps légèrement empâté. Elle dépassait d'une tête Peluche et le terrorisait. Il blêmit et fonça aux toilettes en marmonnant un « oui » inintelligible. Il se rasa, en se coupant deux fois au niveau de la pomme d'Adam.

« Je dois me calmer, retrouver mes moyens pour expliquer au patron que rien n'est perdu, l'année a été difficile mais l'avenir est bordé de roses flamboyantes, de roses flamb... »

Son regard se perdit dans son reflet. Un lumineux sourire éclaira brusquement son visage. Il replia délicatement ses affaires. Jean était un homme qui, malgré le stress et le manque de temps, témoignait d'une méticulosité de jeune fille pour ses effets personnels.

Il entra dans le bureau comme une balle et se ficha dans son fauteuil. Martin ne leva pas la tête de l'écran du Macintosh bleu des mers du Sud. Alors que tous dans l'usine s'échinaient sur des ordinateurs PC marron ou gris, voire noirs, Martin était le seul à posséder un Mac. Cette victoire remontait à quelques mois. C'était un soir d'avril. La journée avait été très rude, comme souvent.

« Ça ne peut plus durer, bougonna Martin, PC appartient au Moyen Âge, pas moi. » Il se leva d'un bond et sortit du bureau en claquant la porte sous le regard ahuri de Peluche. Dix minutes plus tard, il revenait un bon de commande signé du patron à la main. Martin, connu pour l'excellence de son travail et sa timidité malade, ne buvait pas de café, n'ouvrait la bouche que pour parler boulot et ne dénigrait personne : autant dire qu'il passait pour un piètre collègue. Cette action audacieuse chamboula son image.

– Martin, enfilez votre veste et suivez-moi !

Il ne broncha pas. Ses doigts papillonnaient sur le clavier. Il appuya deux fois sur la touche « Enter » et composa avec deux doigts la combinaison « Pomme I ». L'imprimante laser sortit en un temps record les vingt feuilles traduites, corrigées et mises en forme du rapport de Jean Peluche.

– Où va-t-on ? demanda Martin.

– En salle de bal. La pièce était sans charme. Longue d'une dizaine de mètres, elle venait d'être repeinte et l'odeur imprégnait l'atmosphère. Jean fit face à ses interlocuteurs. Outre le grand patron, une dizaine d'ingénieurs le devisageaient, le stylo en ordre de bataille, prêts à écouter, à juger et à décider. Pendant que Jean connectait l'ordinateur portable au vidéoprojecteur, Martin s'installa au fond de la salle près de la sortie. Personne ne lui prêta attention. Son aura opéra. Jean retrouva ses moyens, lança une œillade à Claire et débita son exposé à la perfection. Shakespeare eût apprécié ses talents d'orateur. Mais ça, Jean s'en fichait, il préférerait le boulon à la rime. Ce jour-là, il sauva sa tête et son projet. L'année suivante, le premier prototype en phase de mise au point tournait sur les bancs d'essai.

Martin resté assis sagement à sa place pendant la réunion suivit les débats avec intérêt. Il connaissait le projet sur le bout des doigts. Pas un rapport ou une documentation technique gribouillée par son chef ne lui échappaient. Il nota une légère imprécision concernant le système d'injection haute pression ; il fut le seul à la remarquer.

– Assieds-toi Martin, dit Jean Peluche, dans son bureau. Je te dois beaucoup. Depuis que nous travaillons ensemble nous avons lutté chaque jour avec l'équipe pour que le projet avance, que le timing soit respecté au mieux. Sans toi rien n'aurait été aussi simple. Tu as, tu as...

Jean vissa son regard dans celui de Martin.

– Tu as un don, Martin, une aura. Comment te dire, comment te faire comprendre ?

Jean cherchait ses mots, son manque d'habileté avec la langue de Molière,

que Martin compensait superbement, le faisait trébucher. Il força ses neurones, monopolisa son énergie pour exposer au jeune homme ce qu'il croyait qu'il fut. Et soudain le prodige s'accomplit.

– Tu es l'huile que filaient les marins quand la mer démontée attaquait le

franc-bord du navire déjà affaibli par une semaine de tempête. Tu es la douce brise d'été qui le soir rafraîchit la pierre chauffée tout le jour par l'éclat du soleil. Tu es le baume de la mère sur le front moite de son enfant fiévreux. Tu rééquilibres les forces naturelles de notre monde. Qui te fréquente devient meilleur ! Tu es une nécessité pour nous tous, ici et ailleurs. De loin, on te prend pour... Jean Peluche hésita une demi-seconde et lâcha :

– ... un pot de fleurs. Martin, tu n'es pas un pot de fleurs, tu es la fleur. Une fleur magique, magnifique, aux senteurs surnaturelles. Elles embaument, se répandent dans les cœurs puis se diluent à ton départ pour bientôt disparaître. Mais peu importe, l'instant existe, le meilleur est donné et pourra l'être encore. Tu peux tout Martin. Tu peux tout demander, tout obtenir. Tes mots, ton verbe deviennent massue. Ils détruisent les contradictions, s'imposent comme une évidence. Ils sont ordres. Tu dis, tu as, comme avec le Macintosh, comme pour mes rapports, comme lors de cette conférence. J'ai obtenu mon budget sur des promesses. Ce n'est pas moi qui ai parlé, mais toi. Tu as utilisé ma bouche, mon esprit et mes regards. C'est toi Martin qui parlais à travers moi. Je lisais ton rapport. Tes mots traduisaient mes pensées, mais mes pensées sans tes mots ne pouvaient rien, mes mots sans ta présence ne pouvaient rien.

Martin écoutait son chef les yeux agrandis de surprise. Il était assommé. Le pot de fleurs était donc une fumisterie ! Il se brisa.

Martin se sentit défaillir et frissonna. Un grand silence se fit. Après un instant, Martin releva la tête, son tremblement avait cessé. Une lumière éclatante brillait dans ses yeux. Il naissait. La vie s'ouvrait soudain à lui. La chape de plomb qui pesait depuis son jeune âge glissait de ses épaules. Elle s'accrochait encore solidement, mais il savait les liens distendus et fragiles. La pénombre de son cœur, maintenant habitée par une petite lueur, soufflait un regain de vie. Le chemin serait long et difficile pour bannir à jamais le passé scélérat de sa jeune vie. Il était décidé à relever le défi.

Martin travailla encore six mois pour Jean Peluche. La rupture intervint le jour où le journal *Le Monde* annonça la vente de l'usine de Billancourt. Martin avait choisi Renault pour son île, comme Renault vendait son unique navire, Martin quittait la compagnie. Il expédia sans état d'âme sa lettre de démission.

Le service partit à Guyancourt au Technocentre nouvellement construit.

Jean Peluche fit tout son possible pour garder Martin, il imposa même la construction de bassins autour des bâtiments. Rien n'y fit, Martin ne céda pas. Il remonta la Seine jusqu'à Vitry et trouva une place de gardien de nuit à l'usine Aventis. Il venait de fêter ses vingt ans.

Martin était grand et bien bâti. Un nez pointu supportait une paire de lunettes carrées qu'un regard de myope traversait avec l'espoir de distinguer un bon mètre soixante-dix plus bas une paire de baskets usées. Son pantalon de toile bleu élimé aux genoux et aux cuisses cachait une cicatrice sur la jambe gauche. Après l'accident de guéridon, Martin garda comme souvenir cette fine saignée et une broche fichée dans le tibia.

Par-dessus son buste aux muscles saillants, Martin enfilait un

tee-shirt publicitaire et un pull en laine mérinos. Une veste grise servait de coupe-vent, de pare-soleil et d'imperméable.

Martin s'habillait toujours ainsi, été comme hiver. La couleur, la forme ou le dessin publicitaire de ses vêtements variait quand la corde lâchait ou la laine s'effilochait. Seule la veste résistait. Il remplaçait sa garde-robe chaque premier dimanche d'avril. Il avait pris cette habitude depuis qu'il travaillait. Son salaire était maigre. Martin attendait ce jour avec impatience, non qu'il aimât changer de tenue, mais parce qu'il adorait l'ambiance du magasin.

Enfin son dimanche favori arriva. Il se leva de bonne heure, avala un petit déjeuner, prit son sac à dos et dévala les cinq étages de l'immeuble. Martin habitait toujours dans le vingtième arrondissement. Il avait quitté la HLM de son enfance pour une pièce surplombant le boulevard de Ménilmontant.

À l'âge de vingt-deux ans, Martin venait sans le savoir, d'entamer la journée qui bouleverserait à jamais le cours de sa vie. Le calendrier affichait « 7 avril 2002 ».

Il attrapa une rame de métro de la ligne 2 et changea à Nation direction Place-de-l'Étoile par Denfert-Rochereau. Il aimait dire « Place-de-l'Étoile » et non comme les nouveaux Parisiens : « Charles-de-Gaulle-Étoile ». Il n'avait rien contre le Grand Charles, mais l'étoile de pavées ceinturait l'Arc de Triomphe bien avant la glorieuse épopée du Général. Martin était fidèle. Dans la rame, il ne s'assit pas, pendit son sac à dos au loquet de la porte donnant sur les voies et crocha la barre en inox plantée au milieu de la plate-forme pour parer aux mouvements marins du métro, penché en avant dès la fermeture des portes pour absorber l'accélération, basculé en arrière à l'entrée de la station pour amortir le freinage. Martin aimait l'odeur du métro, ce mélange



de poussière de freins, de papiers gras, de sueur, la couleur aussi il l'aimait. Martin avait toujours vécu à Paris et comptait bien y rester. Il descendit de la rame au milieu d'une foule de sportifs prêts à en découdre sur les quarante-deux kilomètres cent quatre-vingt-quinze du marathon de Paris. Arrivé sur les Champs-Élysées, il s'accouda au rebord de pierre qui entoure la bouche de métro et attendit de départ. Quand, une demi-heure après le coup de pistolet, le dernier participant passa la ligne, Martin enjamba les barrières métalliques et fit son marché. Sur le pavé de l'avenue, parmi les habits abandonnés par les coureurs en tas multicolores, il choisit une laine polaire avec une poche sur le cœur, un pantalon bleu marine et trois tee-shirts, l'un rouge aux armes d'un café de Copenhague, l'autre gris vantant une marque de bière et le dernier, blanc, souvenir d'une course de vélo dans les Pyrénées. Satisfait de ses emplettes, il regagna le trottoir à l'instant où les hommes en vert de la Ville de Paris mettaient en action la balayeuse.

« Quel gâchis ! » pensa Martin. Il s'engouffra dans le métro et rentra chez lui.

L'appartement de Martin se composait d'une pièce de vingt mètres carrés donnant sur le boulevard, d'une cuisine minuscule et d'un placard aménagé en salle de bains et en W-C par les anciens occupants. Il se déchaussa et pendit sa pelisse à la patère cuivrée à tête de canard, découverte un matin

sur une poubelle. Une restauration minutieuse avait redonné aux reflets leur doré d'origine. Maintenant protégé par un vernis transparent, le canard brillait sans entretien. Martin aimait la propreté, mais détestait nettoyer, il agissait donc avec soin.

Il mit de l'eau à chauffer et choisit dans l'assortiment de thés, renouvelé régulièrement dans un petit magasin du Marais, des

feuilles provenant du jardin de Namring, région de Darjeeling. Du placard surplombant l'évier, il tira une tasse en fine porcelaine de Chine, la posa sur une soucoupe en plastique rouge en attente sur un plateau en bois de rose et porta le tout sur son bureau près du Macintosh portable, cadeau de ses collègues à son départ de Renault. Il retourna à la cuisine et fourra ses nouveaux vêtements dans la machine à laver en prenant soin de vérifier les poches. Il examina le pantalon et ne découvrit rien. En saisissant la laine polaire, un objet dur attira son attention. Ouverte, la fermeture Éclair de la poche sur le cœur laissa apparaître un petit paquet ficelé que Martin glissa dans son pantalon. Le reste de ses emplettes disparut dans la machine à laver derrière le hublot verrouillé. Les électrovannes s'ouvrirent d'un claquement sec, et l'eau jaillit dans un bruissement de fuite. La porte de la cuisine refermée coupa court au bruit de cataracte. Martin introduisit un CD de Keith Richard dans le lecteur, se servit une tasse de thé et s'assit. La musique sourdait des enceintes perchées au mur. De son bureau, il voyait l'agitation silencieuse de la rue à travers le carreau à double épaisseur. Il laissa la torpeur l'envahir. Son regard caressa ses murs couverts de livres. Martin possédait une bibliothèque à faire pâlir de jalousie le Musée maritime de Paris. Des traités de navigations, une monographie de Robert Surcouf datant de 1886 relatant les exploits du marin sur Mahé de La Bourdonnais, des comptes

rendus de Jules-Sébastien-César Dumont d'Urville publiés entre 1842 et 1854 sur ses voyages au pôle Sud et dans l'Océanie avec les corvettes *Astrolabe* et *Zélée*, un exemplaire authentique du premier voyage de James Cook imprimé en 1893 par l'amiral W.J.L. Wharton ainsi que toute une documentation concernant l'architecture maritime du début du siècle dernier

à nos jours s’alignaient en rangs serrés sur les étagères. Depuis l’âge de seize ans et son embauche chez Renault, il consacrait une bonne partie de son argent à acquérir de nouveaux livres et de son temps à les lire. En six ans, il avait rassemblé dans sa petite pièce perchée au cinquième étage un nombre impressionnant de documents d’une valeur historique inestimable. Martin ne s’était jamais demandé d’où son fournisseur aux puces tirait ces merveilles. Un sentiment de culpabilité le parcourait parfois, que le plaisir intense de la lecture et de la découverte étouffait. Siroter son thé au milieu de sa collection le comblait.

Plus que tout, l’architecture navale le passionnait, surtout celle concernant les bateaux de la coupe de l’America. La légende du trophée était née un jour de 1851 quand une goélette venue des Amériques dama le pion aux Anglais lors d’une régates autour de l’île de Wight. Elle retraversa l’Atlantique chargée d’une coupe argentée aussi moche à l’époque que nos colonnes de Buren au milieu de la cour carrée du Palais-Royal. La légende était née.

Le coucou en bois remonté consciencieusement tous les soirs chanta quatre fois. Martin sortit de sa rêverie nautique. L’heure était venue de s’occuper du Croque. Il traversa le palier et appuya sur le bouton électrique qui commandait la sonnette de ses voisins, les Sauvage. Des cris et un bruit de cavalcade, une claque et des pleurs transpercèrent le panneau de bois.

– Entre, Martin ! cria Serge Sauvage, la porte est ouverte.

Martin tourna la poignée et pénétra dans l’appartement. Lola, Victor et Arthur lui sautèrent au cou. Ils formaient ce que Martin avait affectueusement baptisé « le Croque ». Victor, quatre ans, était le jambon, Lola, deux ans, le pain et Arthur, six ans, le fromage. Les parents habillés avec soin se tenaient prêts pour leur sortie hebdomadaire. Heureux de quitter les cris de leur joyeuse

progéniture, ils se changeaient les idées tous les dimanches soir au Théâtre de la Colline. Cette dépense d'énergie pour huit heures de liberté ne cessait d'étonner Martin. Quel plaisir pouvait-il y avoir à se fatiguer une partie de la nuit pour le lendemain se traîner comme un cycliste courant sans EPO ?

Pendant leur escapade, Martin s'occupait du Croque avec bonne humeur et se dépensait sans compter. En une soirée, les enfants s'amusaient plus que pendant toute la semaine. Son aura naturelle agissait et plus un cri, un pleur ou une contestation ne venait ponctuer la soirée.

– Bonne nuit, Martin, le repas est dans le réfrigérateur, dit Sonia. Elle referma la porte d'entrée sur sa vie de mère.

Les enfants et Martin s'installèrent sur le tapis du salon et construisirent un gigantesque avion en Lego.

– Moi, en tant que le plus grand, je m'occupe des réacteurs, dit Arthur.

– Et moi des ailes, renchérit Victor.

– Moi, avion pas, dit Lola en prenant sa poupée. Le jeu dura jusqu'à l'heure de la douche. Lola, qui se lavait seule depuis un bon mois, refusa toute aide masculine pendant ses ablutions. Martin respecta sa pudeur et rejoignit la cuisine pour préparer le repas. Arthur, une fois douché, enfila un pyjama bleu à rayures blanches et devant le miroir s'appliqua à sculpter à la Tintin un épi garni de gel. Quand Victor eut investi les lieux, il boucha l'évacuation avec un gant de toilette et ouvrit en grand les robinets. Une fois le tirant d'eau stabilisé, résultat d'une maîtrise parfaite dans l'art de la fuite, l'océan artificiel sur fond d'émail devint le théâtre de furieuses batailles mettant aux prises : canards, bateaux en plastique, dauphins, requins, transformés pour l'occasion en vaisseaux de guerre de cinquante canons.

Au moment où, faute d'eau chaude, de Pacifique l'océan devint Arctique, le combat cessa et Victor émergea du brouillard aussi sale qu'il y était entré. Martin remit tout en ordre et le nouveau Nelson dans la douche pour le savonner.

– Est-ce que Jésus est mort pour toute la vie ? demanda le jeune Victor, secoué par le séchage énergétique de Martin.

– Mumm, marmonna laconiquement Martin.

Il avait horreur de ces questions qui, s'il n'y coupait court, l'emmenaient sur des chemins bien loin de sa connaissance.

– Maman m'a dit qu'il avait été épiné ! continua Victor.

– Crucifié, corrigea Martin.

L'odeur de brûlé mit fin à la discussion. Victor oublia sa question en dévorant accompagné de son frère et de sa sœur les pâtes aux concombres, substitut habituel au repas de Sonia et spécialité de Martin. La soirée se termina par la lecture d'un chapitre de Harry Potter qui fit frissonner Arthur, fut pour Victor une source d'inspiration dans laquelle il puiserait la semaine suivante pour abrutir ses parents de questions sur la pierre philosophale, les dragons, les sorciers et les moldus. La petite Lola s'assoupit dans les bras de Martin avant la dernière ligne du chapitre. À 20 heures, tout le monde dormait. Martin alluma la télévision et regarda le journal. Les nouvelles étaient maussades comme le temps depuis une semaine sur Paris. Soudain, le petit paquet trouvé dans la laine polaire se rappela à son bon souvenir en lui pinçant la cuisse à travers la poche. Il éteignit la télévision et sortit sa trouvaille. Il défit le nœud de la ficelle, déplia le papier et découvrit un écrin rouge. Il l'ouvrit et en sortit une clé et un morceau de papier quadrillé sur lequel était écrit au stylo :

*3426 rue Denon.*